



**Aide à la prédication**  
**Dimanche 3 avril 2022**  
**Marc 10, 35-45**

Jean-Mathieu Thallinger  
Mulhouse Saint-Marc

Une autre version de cette aide à la prédication est disponible dans un style narratif :  
[https://acteurs.uepal.fr/public\\_files/file/marc\\_10\\_35\\_45\\_version\\_d.pdf](https://acteurs.uepal.fr/public_files/file/marc_10_35_45_version_d.pdf)

« La grande illusion », le film de Jean Renoir sorti en 1937, régulièrement classé parmi les plus grands films de l'histoire du cinéma, se voulait une ode à la fraternité entre les peuples et les classes. Il se déroule durant la première guerre mondiale, dans des camps de prisonniers où vont fraterniser un juif, un ouvrier, un bourgeois, un aristocrate... Ce qui lui vaudra d'être interdit dans les territoires occupés durant la seconde guerre mondiale, dont la France.

Le film se termine par cet échange entre deux des protagonistes survivants, Maréchal et Rosenthal :

- *Maréchal* : « *Il faut bien qu'on la finisse cette putain de guerre... en espérant que c'est la dernière* ».
- *Rosenthal* : « *Ah, tu te fais des illusions* » !

Cette conclusion fait référence à l'espoir que cette guerre soit, selon la formule consacrée, « la der des der ». Espoir, qui, en 1937, devenait de plus en plus illusoire et amer.

Comment ne pas l'associer à la grande désillusion qui est la nôtre depuis maintenant plus d'un mois, celle du retour du tragique sur le continent européen.

### **Engagez-vous !**

Les événements qui se rapprochent pour Jésus et ses disciples à chacun de leurs pas vers Jérusalem dévoilent eux aussi une grande désillusion. Il

est dit qu'en marchant ils « étaient effrayés, et ceux qui suivaient avaient peur » (verset 32).

Jésus ne ménagera pas ses compagnons, il n'entreprendra pas l'illusion. Pour la troisième fois, il leur annonçait ce qui allait arriver (versets 33-34, après 8, 31 et 9,31) : « *Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens, ils se moqueront de lui, ils cracheront sur lui, ils le flagelleront, ils le tueront et, trois jours après, il ressuscitera.* »

Ce n'était certainement pas ce à quoi ils avaient pensé s'engager lorsque deux-trois ans plus tôt ils avaient répondu à l'appel de celui qui passait par là : « *Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.* » (Marc 1, 17).

La demande de Jacques et Jean n'était-elle pas une manière d'obtenir une compensation, serait-ce dans un monde meilleur à venir ? Qu'au moins tout cela n'ait pas été pour rien du tout. S'il fallait se résoudre à l'échec ici-bas qu'au moins ils puissent accéder aux délices éternels là-haut.

### **Même l'amitié n'a pas pris l' quart**

La désillusion ne va pas épargner Jésus. Souvenons-nous du récit de la prière à Gethsémani (Matthieu 26, 36-46) que nous méditons il y a deux semaines. Il avait demandé aux mêmes fils de Zébédée, Jacques et Jean, ainsi qu'à Pierre, de l'accompagner pour ce temps de prière et d'effondrement intérieur, parce que « son âme était triste à en mourir » dira l'évangile de Matthieu. Par trois fois, alors qu'il leur avait demandé de veiller avec lui, et après que toute la troupe ait fièrement promis « *nous ne te renierons pas* », ils s'étaient endormis. Toutes les issues, tous les espoirs, même sa prière – que cette coupe s'éloigne de lui, s'étaient effondrés.

Ce sont donc deux de ces trois compagnons de Gethsémani qui sont mis en scène sur le chemin vers Jérusalem. Dans une demande qui pourra nous sembler ridicule ou enfantine, nous les voyons solliciter quelques avantages honorifiques en retour de leur engagement fidèle : « *on pourra s'asseoir à côté de toi dans le ciel ?* ».

Dans la version de Matthieu, l'épisode est plus touchant : c'est leur mère qui tente de négocier pour ses petits ces places d'honneur (Matthieu 20, 20) : « *Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils, et se prosterna, pour lui faire une demande. Il lui dit : Que veux-tu ?* « *Ordonne, lui dit-elle, que mes deux fils, que voici, soient assis, dans ton royaume, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche* ».

Nous sommes alors devant deux tentations :

- nous dire avec cynisme : tous pourris, tous faillibles. Les disciples ne valent pas mieux que le premier homme politique venu. On ne peut compter sur personne.

- nous dire avec désillusion : ils sont tellement humains. La Bible est tellement humaine. Elle ne nous achète pas notre âme contre des promesses illusoires, ne met pas en scène des héros infallibles.

Elle met en scène juste des gens. Des gens comme vous, comme moi, qui serions prêts à nous compromettre pour un plat de lentille. Et aussi un Dieu, comme vous, comme moi, qui connaît la peur, le désespoir, la souffrance.

Bernard de Clairvaux (1090-1153) fera ce même constat : « *Ils sont bien rares, Seigneur, ceux qui veulent marcher à ta suite ; et pourtant, il n'est personne qui ne veuille parvenir jusqu'à toi. On sait bien qu'à ta droite sont les délices éternels (Psaume 15). Tous veulent jouir de toi, mais pour suivre ton exemple, c'est une autre affaire. Partager ton règne, tous le désirent, mais non pas prendre part à ta souffrance* ».

## **Du sang et des larmes**

Il faut reconnaître à Jésus que le contrat qu'il proposait à ceux qui le rejoignaient était sans faux-semblants, sans mentions en petits caractères en bas de page.

Comme déjà quelques lignes plus haut, pour l'homme « qui avait de grands biens » qui s'était jeté à ses pieds pour connaître le secret de la vie éternelle et avait dû repartir tristement car il était « plus facile à un chameau de passer par un chas d'aiguille qu'à un riche d'accéder à la vie éternelle » (10,25).

Jésus n'avait à leur offrir que "du sang et des larmes", comme le fit Winston Churchill, lors de son premier discours en tant que 1<sup>er</sup> ministre le 13 mai 1940 (trois jours après son entrée en fonction) : « *Je n'ai à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur* ».

En bons protestants, nous avons été éduqués dans l'idée que la foi et le salut étaient déconnectés de toute idée de mérite et de récompense. Mais aussi de toute illusion.

## **La grande désillusion**

Pourquoi croire, à quoi bon croire, comment croire, quel bénéfice à croire ? Définitivement ces questions n'ont pas de réponse. Abandonnons aussi ces illusions.

Dans le temps de Carême, dont certains en font un temps d'exercices

spirituels, d'autres de dépouillement matériel, je ne vois, dans le cheminement vers la croix, qu'une kénose, un dépouillement total de toute assurance spirituelle.

Le terme de kénose est habituellement utilisé pour désigner le dépouillement du Christ qui « *s'est dépouillé (ἐκένωσεν) lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes* » (Philippiens 2,6), mais cette kénose est aussi la nôtre.

Se situer dans la suivance de Jésus est radicalement un anti-développement personnel. Croire c'est accepter que la foi soit d'accepter que notre vie se conduit avec zéro « méthode », zéro « faire », zéro « promesse », zéro « preuve », zéro « récompense », zéro « porte de sortie ».

C'est le sens de nos deux sacrements, dont Jésus fait justement mention :

- « *La coupe que je vais boire* ».  
Le vin renaît de fruits morts, foulés aux pieds pour renaître en joie. Comme le pain rompu est une re-création à partir de grains de blés tombés en terre qui, parce que morts, et seulement morts, donneront du fruit.
- Comme par le baptême « *nous sommes ensevelis avec lui afin que, comme Christ est ressuscité par la gloire du Père, de même nous aussi nous menions une vie nouvelle* » (Romains 6, 4).

## Sur les décombres de nos illusions

La rencontre avec la Parole, avec le Christ, n'est pas d'abord réconfortante. Elle est premièrement un saut dans l'inconnu qui nous déstabilise et nous ôte toutes nos illusions. Martin Luther dira « *Un vrai théologien ne se fait pas par l'intelligence, la lecture ou la spéculation, mais par la vie, ou plutôt la mort et la damnation* » (dans *Etudes sur les psaumes*).

Il faut avoir rencontré le désespoir, avoir perdu l'espoir en nos propres forces, touché et reconnu nos limites, abandonner nos fausses sécurités, pour laisser enfin la gouvernance de notre vie à Dieu. Souvenons-nous de Jacob, qui rencontra Dieu une nuit, luttera avec lui. C'est toute sa vie, ses trahisons, ses ambitions qui affronteront Dieu. Au matin, il repartira boiteux, blessé, pour une nouvelle vie qui lui permettra de retourner se réconcilier avec son frère.

Kierkegaard écrira : « *entrer en relation avec Dieu [...] sans porter la marque d'une blessure reçue, je ne comprends pas comment cela serait possible. [...] Car celui qui est vraiment entré en relation avec Dieu se fait instantanément remarquer : il boîte* » (Prières et fragments sur la prière).

Souvenons-nous encore de Paul dont la conversion commencera par un passage dans l'obscurité avant de retrouver la lumière.

### **Tout ou rien**

Le don de Dieu comme l'abandon à Dieu ne peuvent qu'être radicaux.

C'est pourquoi il ne peut y avoir de petite ou de grande Foi.

Il y a La Foi, qui ne souffre pas d'accommodements.

Car Dieu ne veut pas faire un petit peu de bien, il veut tout donner. Pour cela, il est nécessaire que nous lui donnions tout.

Toute notre confiance, toutes nos espérances, toutes nos illusions.

La crise existentielle de Martin Luther, la parole dramatique et en vérité de Winston Churchill, le Golgotha, ne furent jamais la fin de l'histoire mais les germes d'une nouvelle.